Pour une sémiotique[1] de l'éclairage d'exposition

***« C'est la maîtrise de ce matériau qu'est la lumière qui m'intéresse »*, aime à dire Jean-Jacques Ezrati, praticien de la lumière depuis près de 30 ans à la direction des Musées de France. Il a présenté, en mars dernier, au cours d'un colloque organisé au musée Carnavalet à Paris, sur l'éclairage des expositions, le travail qu'il a mené sur la terminologie et le sens à donner à cette activité créatrice qu'est l'éclairage.**

La lumière est matière, elle est énergie. Elle a une action psychophysiologique sur tout notre être, et physico-chimique sur la matière. L'éclairage est un acte, c'est la mise en œuvre de la lumière pour remplir une fonction. C'est donc l'éclairage qui est porteur d'une signification, c'est lui le signe et non la lumière.

L'exposition est aujourd'hui considérée comme un média ou, plus justement, comme un dispositif communicationnel (Jean Devallon, 1992), qui a fait intervenir dans sa conception trois types de logiques : une logique du discours, une logique spatiale et une logique gestuelle. Si l'exposition est un sujet d'étude sémiotique comme l'est le théâtre ou l'image animée, elle n'est qu'une composante de la logique spatiale, celle des contenants de l'exposition. Donc, si l'on peut aujourd'hui parler d'un langage de l'exposition, celui-ci se construit à l'aide et par les redondances de sous-langages tels que les supports (vitrines, socles, et cadres) le son, les interventions scripto-visuelles, le circuit et, naturellement, l'éclairage. Ils sont tous des éléments du contenant relatif à la logique spatiale, fonction issue de la logique du contenu et prend en compte les composantes de la logique gestuelle.

Constitution des unités

On peut distinguer trois niveaux pour les unités :

– Les *variables lumineuses*, terme qui est une extrapolation des variables visuelles, telles que les définit Fernande Saint-Martin, elles-mêmes dérivées des variables rétiniennes de Jacques Bertin, ce sont la dizaine d'unités de base comme l'intensité, la direction, la texture d'une tache lumineuse.

– Les *photèmes*, premières unités de sens résultantes de la combinaison d'au moins deux variables lumineuses. C'est un néologisme qui prend sa source avec les *colorèmes* de Fernande Saint-Martin et les *chromènes* de Jean-Marie Klinkenberg, mais ne se limitant pas aux variables plastiques ;

– Les *lumisignes*, assemblage de plusieurs *photèmes*, ou l'éclairage d'un espace ou d'un objet.

Les variables lumineuses

1. Variables plastiques :

– **L'intensité lumineuse** ou, plus justement l'éclairement, voire la luminance sur un axe éblouissant vs obscur. On peut mesurer cette variable en valeurs relatives en pourcentage ; 0% pour le noir, 100% pour le plein feu, ou en valeur absolue en lux ;

– **La chroma**, c'est-à-dire non seulement la teinte (bleu, vert, rouge..), mais aussi la saturation en utilisant pour la mesure ce que l'on nomme les coordonnées chromatiques (x,y, pour le système de la CIE) ;

– **La température de couleur** de la lumière blanche (achromatique) plus ou moins chaude ou froide (en kelvin).

2. Variables géométriques

– **L'étendue** ou l'angle d'ouverture partie ou ensemble de l'objet éclairé (sur un axe ouvert ou fermé qui peut s'exprimer en degrés centigrades ;

– **La texture**, c'est-à-dire la netteté de la tache, d'une pleine transparence à une diffusion complète, qui peut se mesurer par un facteur de diffusion de 0 à 100 ;

– **La bordure** du faisceau de lumière, développée autour de notions comme floue vs nette.

3. Variables spatiales

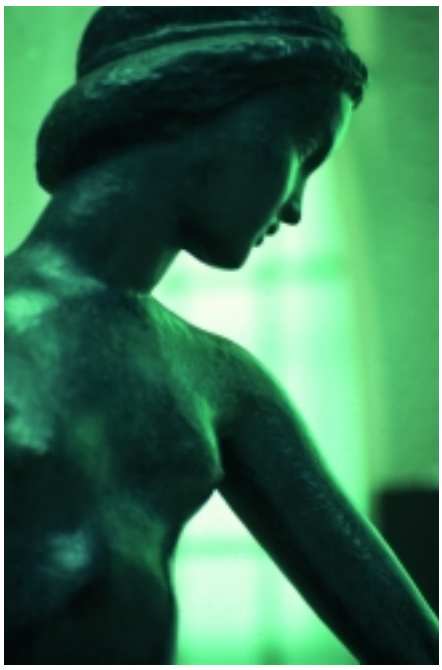
– **L'emplacement** ou le point spécifique, le choix d'éclairer telle ou telle partie (global vs local) ;

– **Le contraste**, ou le rapport de luminance entre le fond de l'objet, se déroulera sur un axe face vs contre-jour ;

– **La direction**, c'est à-dire l'ombre portée, sur un axe droit vs gauche, en avant vs arrière.

Enfin, une variable temporelle, le **mouvement**, sur un axe chronologique, avant vs après ou dans un espace 3 D (un point ou une suite topographique dans l'espace (x,y,z). Mouvement non seulement de la lumière, mais aussi du percepteur se déplaçant.

Les photèmes : les variables précédentes se combinent entre elles pour créer des unités porteuses de sens, nommées photèmes. On distingue trois degrés de photèmes. Rien ne peut exister sans les photèmes du premier degré, qui réunissent obligatoirement deux variables plastiques, dont l'intensité. Un photème du second degré comportera en plus, une ou plusieurs autres variables géométriques ou spatiales. Le troisième degré apparaîtra avec le mouvement en agissant sur une ou plusieurs des variables précédentes, plastiques, géométriques ou spatiales.



L'éclairage est porteur d'une signification, c'est lui le signe et non la lumière. Pour Jean-Jacques Ezrati, ce principe vaut aussi pour l'éclairage des expositions.

Les lumisignes : Un ensemble de photèmes constitue un lumisigne ; c'est-à-dire une unité d'éclairage réalisée dans un espace en un instant donné.

Cette description sémiotique de l'éclairage d'exposition n'a de sens que si elle fait prendre conscience aux différents intervenants de l'exposition que le traitement de la lumière, loin d'être non seulement une intervention technique, ergonomique et conservatoire, est aussi un acte porteur de sens. Mais, mal réalisé, ce traitement peut détruire le message porté par l'exposition. ■

(1) Sémiotique : science des modes de production, de fonctionnement et de réception des différents systèmes de signes de communications entre individus ou collectivités (Larousse).